

## Encore Karim...

Tirées d'un petit livre pour enfants qui circulait avec succès dans la classe<sup>1</sup>, quatre pages, quatre lettres qu'un enfant écrit à un autre, quatre lettres d'amour parmi toute une série envoyée à quelqu'un qui ne répondra pas.

Quatre pages photocopées, distribuées aux élèves, et à partir desquelles différentes questions seront posées visant à susciter une lecture au second degré.

« Est-ce un garçon ou une fille qui écrit ?

– C'est un garçon, dit Élodie, si c'était une fille, "j'ai pleuré", ça prendrait un e à la fin. »

Discussion. Échanges. En langage iuéfémien, on appelle ça « le conflit sociocognitif ». On finit, enjeu oblige, par (re)trouver la règle !

« Moi, je crois que c'est un garçon, dit Arnaud, parce qu'il dit : "Il y a trois filles dans la maison d'en face, mais elles ne m'intéressent pas." C'est sa preuve d'amour, normalement les garçons s'intéressent aux filles. »

Sujet brûlant. On s'échauffe...

Et puis je leur demande de noter une phrase qu'ils ont retenue. Ils écriront, nombreux, le leitmotiv : « On a juré », un peu moins nombreux « Je t'aime trop » ou « J'ai ta bague ».

Alors Karim, *le* Karim, celui du *m* ou du *n*<sup>2</sup>, celui pour lequel je me suis permis une interprétation qui avait à voir avec la quête d'identité, quelque chose qui renvoie sans le moindre doute, pour lui, « au nom du père » (merci Jacques), interprétation qu'en aucun cas bien sûr, non-spécialiste, je ne lui aurais livrée, Karim, fébrile, le doigt levé aussi haut que peuvent lui permettre ses longues jambes, le visage tendu par la crainte de ne pas être désigné (« Moi, maîtresse ! Moi, maîtresse ! »), Karim donne sa réponse, qui va me laisser sans voix, car jamais la petite phrase ne figura, telle quelle, dans le texte distribué.

<sup>1</sup> Geva Caban, *Je t'écris, j'écris...*, Gallimard, 1995.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus « Karim ou Karine », p. 195.

Silence. On dit que les inconscients se parlent. C'est pour l'heure lumineux. Car, si personne dans la classe, pas même moi qui connais son passé d'enfant abandonné par son père, ne fait sur le coup clairement, sciemment, le lien entre ce qui vient d'être dit par lui sous la forme d'un lapsus et que tout le monde a *entendu*, et la souffrance qu'il exprime, en revanche tous, enfants et adulte, ont senti que quelque chose de fort venait de se dire.

Karim aussi. Il reprend sa phrase très vite, il répète la phrase telle qu'elle figure *réellement* dans le livre et qui est : « Tu me manques », la phrase tronquée maintenant de son excroissance révélatrice, très vite, comme pour en effacer la trace, le signe de l'identification, de l'objet du manque, pour effacer ce qui jamais ne figura dans l'histoire lue mais, à coup sûr, dans la sienne propre, très vite, pour faire oublier qu'il vient de dire :

« Tu me manques, papa. »

*Moi, maîtresse – VI, DES MOTS, 7, p 198*